

villages environnant la plaine. Dans l'un, nommé *Quaraqoché*, et de population syrienne, il n'y avait pas, deux années auparavant, un seul enfant sachant lire ou écrire, et cette année, l'évêque étant venu le visiter, a trouvé, à sa grande surprise, dix huit jeunes gens préparés à fournir un jour des ministres au sanctuaire.

Les conseils directeurs de Boston ne dissimulent pas à leurs envoyés les obstacles formidables que leur opposera la propagande catholique, partout progressive et triomphante, lorsqu'elle est libre. Dans un des discours solennels tenus au départ de trois couples de missionnaires embarqués et expédiés pour la Perse avec deux demoiselles assistantes, le 1^{er} mars 1843, on leur disait : " Là est un pouvoir qui rejette la doctrine de la justification par la foi seulement, et qui se montre ouvertement hostile à l'usage de mettre la parole de Dieu aux mains du peuple. Il résiste à tous nos efforts évangéliques pour la délivrance du monde. Il vous fera la guerre et vous terrassera, s'il le peut. Ce pouvoir est *the man of sin* ou l'antéchrist. Il a organisé une secte parmi les Arméniens, une autre parmi les Grecs, une troisième chez les Syriens ; il a attiré déjà à lui la troisième partie des Nestoriens, et il parcourt la terre et les mers pour gagner le fêste. La vraie Eglise du Christ doit combattre et vaincre ou mourir (1). Il aurait été beaucoup mieux de ne pas commencer nos missions que de les laisser inachevées. Une expulsion de tous nos postes extérieurs ajouterait dix fois plus de vigueur au zèle de l'Europe papiste et la porterait à établir dans notre pays la suprématie spirituelle du pape... L'horizon de l'avenir n'est point rassurant ; mais, frères, envisageons-le d'un œil intrépide, dussent les bûchers être rallumés et la glaive de la persécution tiré du fourreau (2). "

" Il n'est pas inutile d'énumérer ici les avantages que conserve l'Eglise de Rome, avant la temps prochain de sa destruction. Sa force ne réside point dans sa puissance temporelle, mais dans son antiquité, son nombre, ses prétentions arrogantes, le faste de ses cérémonies, son appel à la fantaisie et à l'imagination, ses méthodes faciles pour le salut, ses doctrines accommodantes pour l'orgueil, la mondanité, le plaisir et son hostilité actuelle au véritable Evangile et à la vraie Eglise. Avant la lutte définitive et décisive, on doit s'attendre à trouver organisés sous sa bannière tous les genres d'opposition que le monde peut susciter au royaume du Christ... "

Est-il possible de mieux abuser du langage et du bon sens ? Tels sont les préjugés qu'apportent d'Amérique les hommes qui viennent disputer au catholicisme ses conquêtes spirituelles. En lisant leurs écrits tous empreints du même fanatisme ignorant, et en considérant leurs actes d'intolérance, qui ne sont que trop d'accord avec cette déraison, quand l'influence politique de la France ne les contient pas, on comprend mieux la nécessité de combattre sans trêve ces sectes couvrant leurs impiétés sous le voile d'un mysticisme sentimental, et se proposant avant tout dans leur propagande d'entraver celle du catholicisme. C'est la satisfaction de faire la guerre à l'Eglise envahissante du Pape et de Rome qui les pousse au dehors, les anime et les soutient. Otez-leur leur jouissance de ce mal, à coup sûr elles ne franchiraient plus les mers. Les haïnes aveugles de Luther et de Calvin survivent en elles, comme leurs deux patrons elles insultent, calomnient, menacent, se plaignent à hauts cris alors même qu'elles donnent les coups et persécutent... De bonne foi, n'est-ce pas une justice de leur renvoyer leur nom de *Man of sin* et d'antéchrist ?

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

Dans la dernière séance de la Chambre des Communes (le 9 août), lord John Russell a prononcé un discours remarquable sur l'ensemble de la situation du pays. Les trois principaux points de ce discours portent sur la nécessité d'apporter des soulagements au sort des classes laborieuses, sur le procès d'O'Connell, dont lord John Russell blâme la condamnation et dont il a formellement demandé la mise en liberté, en priant les ministres d'appeler sur O'Connell une résolution favorable de la Reine, et sur la politique extérieure. Relativement aux affaires d'Irlande, lord Russell a dit qu'il ne demandait pas de nouvelles déclarations aux ministres : " Je m'en réfère, " a-t-il ajouté, aux paroles prononcées par sir Robert Peel : je n'en parlerai pas davantage. Je suis convaincu que les promesses qu'il a faites se trouveront réalisées lors de la prochaine session. "

Ces mots, dans la bouche de lord John Russell, ont une certaine gravité. Elles font allusion à la déclaration faite par sir Robert Peel de ses communications au gouvernement français et à la certitude que le premier ministre a exprimée devant le Parlement, d'obtenir la réparation qu'il a demandée. Le parti whig vient donc, par son organe le plus éminent, s'associer explicitement à la démarche et au langage du Ministère dans cette circonstance.

La réponse de M. Peel s'est reléguée des bonnes dispositions qu'il avait rencontrées chez son adversaire dont, il a beaucoup loué la modération. Sur l'affaire d'O'Connell, M. Peel a soutenu la régularité des formes du jugement et la convenance de la condamnation, sans parler de la proposition de mise en liberté. Le ministre a fait en suite un pompeux éloge des travaux de la Chambre pendant la session, et de sa propre administration.

(1) Singulier alternative pour la vraie Eglise, qui cependant ne doute pas de la victoire quand elle est la vraie !

(2) Tour oratoire plein de justesse dans la bouche de M. Perskins, auteur de ce discours, qui a précisément machiné en Perse avec M. de Médem, le représentant russe, la persécution dont nos missionnaires sont les victimes !

— On écrit de Londres :

" La démolition des deux vieilles maisons dans West-Street, près du marché de Smithfield, vient de procurer d'étranges découvertes. Depuis plusieurs jours la foule des curieux s'y porte ; mais on n'y est admis qu'avec des billets de M. Wakeling, l'un des administrateurs de la paroisse de Saint John's-Square.

" L'une de ses maisons, portant No. 3, a été habitée, il y a plus d'un siècle, par le fameux voleur Jonathan Wild, celui qu'a immortalisé Fielding. L'auteur de *Tom Jones*, en publiant, dans l'année 1741, son roman de *Jonathan Wild*, où la fiction ne peut être moins amusante que la vérité.

" Une autre mal-faiteur, moins célèbre, nommé William, y a été arrêté dernièrement, et condamné ensuite aux assises de Middlesex. Ce procès a amené des révélations sur les habitudes des locataires de ces maisons, portant les numéros 2 et 3, et qui avaient été bien des fois signalées comme servant de retraite à des gens de mauvaise vie. L'autorité municipale s'est enfin décidée à en faire l'acquisition pour assainir le quartier.

" Au moment où le marteau des ouvriers allait jeter à bas ces murailles séculaires, chose fort rare à Londres, on a fait une étrange découverte : tout y était disposé de la manière la plus ingénieuse pour cacher au besoin une bande de voleurs, et soustraire aux perquisitions les produits de leurs rapines. Depuis ce temps, par ordre de la justice, l'œuvre de destruction a été suspendue. Des artistes s'occupent à dessiner ses bizarres constructions ; des hommes de lettres viennent y puiser des inspirations pour composer les pages les plus sombres de leurs élucubrations romantiques.

" Le duc de Cambridge, oncle de la Reine, et lord Lansdale, directeur des postes, ont eu la curiosité de visiter ces singuliers édifices. On avait placé des lampes dans tous les corridors, et dans tous les réduits que le prince et sa suite désiraient voir dans tous leurs détails.

" Les maisons Nos. 2. et 3 sont presque contiguës, mais sans communication. Le No. 3, occupé par un fabricant de chandelles, était fort suspect, et avait été plusieurs fois l'objet des perquisitions de la police, qui étaient toujours demeurées sans résultat. Au No. 2 se trouvait une maison habitée par des femmes de mauvaise vie ; mais on n'y avait jamais vu entrer de paquet paraissant contenir des effets volés.

" Derrière le comptoir de la boutique du chandelier, au No. 3, on a trouvé, après beaucoup de recherches, deux trappes conduisant chacune à un long corridor. Dans l'un de ces corridors étaient de nombreux renforcements qui servaient de dépôts pour les objets provenant de vols.

" L'autre passage était destiné à faire évader les individus poursuivis par les constables ; il ne menait pas dans la rue, mais à une escalier dans la partie supérieure duquel était une fenêtre donnant sur la ruelle dite Fleet-Ditch, espèce d'égoût qui sépare les deux habitations.

" Une planche qui était là toujours prête, servait à passer subitement dans une des chambres de l'autre maison, et, on en sortait par une porte de derrière.

" Le prince et sa suite, après avoir parcouru un dédale de cours et d'allées tortueuses, sont arrivés à une oubliette qui n'a pas médiocrement excité leur surprise. C'est un caveau spacieux voûté en briques et dans lequel, sans doute, plus d'un assassinat a été commis. On a trouvé dans un angle, au milieu de quelques décombres, un squelette et des ossements humains ; tout près de là était le fragment d'un couteau de boucher, qui a probablement servi à commettre des meurtres ; il porte sur le manche, en lettres d'argent, ces mots : *Benjamin Turtell*, 19 juillet 1787.

" Les habitants de ces infâmes repaires amenaient dans cette oubliette les hommes ivres qu'ils avaient ramassés dans les rues de Londres ; ils les dépollaient de leurs bijoux, de leur argent, et les transportaient ensuite dans la rue ; ou bien ils les étouffaient à la manière du fameux Burke, avec un masque de poix-résine, et vendaient leurs cadavres à des résurrectionnistes. La disparition de plusieurs habitants du quartier qu'on n'a jamais retrouvés autorise cette conjecture.

" Le duc de Cambridge n'a pas manqué de se faire conduire dans la cellule où William est parvenu pendant si longtemps à se soustraire aux investigations de l'autorité. C'est une caverne creusée dans le tuf, où ce misérable, privé d'air et de lumière, était exposé à l'humidité. Ses complices lui apportaient des vivres, mais il ne pouvait plus sortir ; toutes les issues des deux maisons avaient été cernées par la police : des gardes de nuit y veillaient constamment. Williams a fini par trouver ce séjour insupportable, et il s'est livré lui-même aux shériffs, sachant bien que la déportation l'attendait.

" On s'attendait à faire des découvertes importantes dans la maison No. 2, mais les locataires, dont les baux ne sont pas expirés, s'opposent aux fouilles et ils tirent parti de la curiosité excitée au plus haut degré. Ils imposent à ceux qui veulent entrer dans la maison de fortes rétributions qui servent amplement à payer leurs loyers arriérés. La spéculation s'est aussi établie sur les billets d'admission délivrés gratis par les commissaires de la paroisse ; ils se vendent une ou deux couronnes. On est enfin parvenu à mettre un terme à cet ignoble trafic, en limitant le nombre des billets de faveur.

" Il est à peine concevable que dans une ville aussi populeuse, aussi riche que Londres, et qui devait être la mieux policée de l'univers, on ait souffert si longtemps un tel asile pour les brigands de toute espèce, surtout lorsque l'existence de cette autre *cœur des Miracles*."